

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE



FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 24. — 1^{er} SEM.

47^e ANNÉE

12 JUIN 1909

LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER A SA FAMILLE ⁽¹⁾

A sa nièce Franziska Ritter

Vienne, Hôtel Impératrice-Elisabeth.
17 novembre 62.

Ciel! Ma bien chère Fränze! Comme le monde me torture! Néant partout! Néant partout! Je n'avance point d'un pas, ai terriblement à faire ici et ne puis songer à ma misérable détresse d'argent. D'autres le doivent.

Bien! Donne la préférence aux Steche! Base, toujours: un concert à donner début de février, à Leipzig; pour le comité on pourrait accaparer le Dr Härtel: il est, de nouveau, bien disposé pour moi, puis, avance d'argent, tout de suite!

Adieu, adieu! Aime-moi bien et pardonne-moi tout le tracas!

Ton,

RICHARD W.

A sa nièce Franziska Ritter

Vienne, Hôtel Impératrice Elisabeth.
21 novembre 1862.

Bien chère Fränze,

Je n'ai pu t'écrire, la dernière fois, qu'un bout de lettre folle. Peut-être en as-tu conçu du ressentiment? Du ton le plus apaisé possible, je voudrais, maintenant, réparer le mal et te communiquer ce qu'il

t'importe de savoir. Tu dois connaître ce que, de Biebrich, j'ai répondu par dépêche à Stör: la requête tout entière était insensée, tu t'en rends bien compte. Avec le Grand-Duc j'ai pas mal de tracas: son désir est que je vienne m'établir à Weimar, comme quelqu'un en charge auprès de lui. C'est vanité de sa part, à laquelle je ne puis accorder le moindre encouragement. Quant à cette demande d'honoraires, l'affaire, non plus, n'a point avancé d'un pas. Cette question a été soulevée par Dingelstedt et, chaque fois qu'il s'en mêle, je sais, par les expériences que j'ai faites de son temps, ce qui en résulte. Je suis, maintenant, si exclusivement accaparé par la réalisation de mes projets ici; en outre, si terriblement exténué, paralysé aussi par la crise d'argent qui dure déjà depuis tellement longtemps, que j'ai besoin, vraiment, de l'intervention d'une femme avisée et pleine de cœur, comme toi, pour pouvoir accepter que, de ce côté, il arrive n'importe quoi, pourvu que je sois en état de m'occuper de mes autres soucis. Pendant que je suis ici, m'employant à tâcher d'avoir Schnorr pour mon *Tristan*, occupé à des combinaisons, qui peuvent avoir comme conséquence le sacrifice de mes honoraires stipulés, il faut que j'aie la conviction, d'autre part, qu'on s'emploie à m'aider. Jamais, jusqu'à présent, je n'ai laissé Minna sans subsides; cependant, je suis, maintenant, fort serré de divers côtés et ai besoin, absolument, d'une assistance immédiate. L'idée du concert à Leipzig me paraît facilement réalisable.

Donc, un comité qui, en raison de mes récents succès artistiques à Leipzig, arrange, pour les premiers jours de février, un grand concert, à diriger par moi et à mon bénéfice, organise une souscrip-

(1) Voir la *Revue Bleue*, des 1^{er}, 8, 15, 22, 29 mai et 5 juin 1909.

tion, et en quelque sorte — au nom de mes amis de Leipzig — m'invite à venir. Il s'agirait seulement, au cas où la chose marcherait bien (ce dont je ne doute aucunement, pourvu que l'on parte du bon pied) de trouver, avant tout, la personne — ou les personnes — qui mettrait à ma disposition, à titre d'avance, la recette présumée, d'après des évaluations modérées; en échange de la somme reçue, je m'engagerais à débarquer à Leipzig, au jour convenu, etc., etc. Assurément, c'est ainsi que tu as dû comprendre mes dernières lignes et peut-être vais-je recevoir bientôt des nouvelles? Je ne puis commencer les répétitions ici avant la semaine prochaine: mais il me vient d'en haut la volonté la plus résolue et la plus sérieuse, et je pense aboutir, maintenant, à un résultat. Au surplus, Vienne me fait du bien; non point les *artistes*, mais le peuple, qui m'accorde ses bonnes grâces de façon extraordinaire. On vient d'ouvrir un magasin de modes avec l'enseigne *A Lohengrin*. C'est un peuple tout à fait curieux, qui m'a procuré déjà un certain nombre d'impressions agréables.

Salue Sascha et tes enfants, reste fidèle et garde ta bonne humeur: si tu réussis, tu m'aideras incroyablement — et j'en ai besoin!

Adieu, ma bonne Fränze.

Conserve-moi ton affection.

Ton oncle,

RICHARD.

A Cécile Avenarius.

Mayence, 27 novembre 1863.

Chère Cécile,

Ta lettre, après maints détours à ma suite, ne m'atteint qu'aujourd'hui.

Tu me fais injure. Ne passant à Berlin qu'une seule nuit, pour me reposer, je ne pouvais, après quinze années, te revoir dans de telles conditions: je viendrai, certainement, faire un long séjour à Berlin et alors descendrai chez toi. Je présumais que j'aurais l'occasion de m'y arrêterassez longtemps, déjà à mon retour de Saint-Petersbourg; mais, encore une fois, tout s'effondra.

Pourquoi je ne suis pas venu te voir, il y a deux ans, je ne te l'ai point expliqué alors.

Il m'était impossible d'aller, cette fois, à Dresde: que tu m'y aies attendu, cela me cause bien de la peine. Mon épuisement, après les concerts de Prague et de Carlsruhe, était extrême et fait que je songe avec inquiétude, pour l'avenir, à toute entreprise de ce genre.

Je suis encore arrêté ici par toutes sortes de négociations difficiles avec mon éditeur (Schott), de sorte que je ne puis encore rien savoir de définitif, même en ce qui concerne Löwemberg.

Ma situation est, pour l'instant, pénible, très pénible! Ils devraient y songer, tous ceux à qui certaines de mes façons de faire demeurent inexplicables. Mieux vaudrait que je fusse mort — car jusqu'à ce moment je n'en aurai jamais fini avec la détresse, et vous tous paraissez y comprendre bien peu de chose.

Sincères salutations à Minna. Je pensais très sérieusement à une visite assez longue à Dresde. J'y arriverai bien, un jour, mais dans des conditions meilleures que ce n'eût été le cas à présent. Si je devais toujours tout expliquer exactement, je n'aurais plus un instant de repos pour moi-même.

Ton frère,

RICHARD.

A son beau-frère Henri Wolfram (1).

A Vienne, on montre la meilleure volonté à mon égard; mais ce qui manque absolument, ce sont les chanteurs, dont j'ai besoin: cependant, c'est en eux seuls que réside encore quelque espoir.

Salue Clara de tout cœur: Dieu, comme j'aurais du plaisir à bavarder tous les jours avec elle, bien à mon aise. Je pense et j'espère toujours que cela viendra. Pour l'instant, je m'emploie, selon mes forces, à assurer à mon avenir une base solide, de façon à lui épargner les soucis. Sous ce rapport, la Russie peut être d'un grand secours; par malheur, il advient que, précisément, les prévisions sont fâcheuses là-bas et que l'Art ne peut prétendre à y éveiller beaucoup d'intérêt.

Donc, mes meilleurs remerciements. Salutations sincères à tous, avec l'assurance de la fidèle affection et estime de ton,

RICHARD WAGNER.

A son beau-frère Henri Wolfram.

Penzing-lez-Vienne, 16 février 1864.

Très cher beau-frère,

Cordial remerciement pour ton aimable lettre. Malheureusement, tout ce qu'elle contient d'agréable s'évanouit devant ce que tu m'écris de l'état de Minna. Dieu sait si j'avais besoin maintenant d'une amicale consolation: mais il semble que je n'arriverai jamais au repos! Jusqu'à présent, j'entendais, le plus souvent, dire que la pauvre femme se portait passablement; Ottilie, qui l'avait quittée, il y a quelques mois, m'avait même informé de sa mine brillante. Ce m'était toujours une grande consolation: car tout ce que j'avais en vue, par notre séparation, c'était, en fin de compte, d'éviter des froissements

(1) Fragment, non daté.

réci-proques. Je ne la laisse, non plus, manquer de rien; beaucoup de gens m'adressent même le reproche d'être trop large, sachant combien il m'est difficile de me procurer de l'argent. J'avais ainsi la consolation de savoir que sa vie extérieure était, cependant, florissante, ce à quoi devait aider, finalement aussi, son appréciation erronée de mon caractère qu'elle ne parvint jamais à déchiffrer.

C'est pourquoi, par contraste, la courte description de son état, que contient ta lettre, m'a, tout à coup, terriblement bouleversé. Je ne parviens pas encore à me ressaisir et ne cesse de pleurer. A quel point la malheureuse femme me désespère, je ne puis le dire! Naturellement, je lui ai écrit sur l'heure et, — c'est mon espoir, — de façon à la consoler et à lui donner du courage. La bonne Clara ne pourrait-elle pas, encore une fois, aller la voir? Afin que je sache, de nouveau, quelqu'un auprès d'elle, qui puisse me donner une claire information à son sujet. Ah! si elle voulait pourtant me faire ce sacrifice!

A présent, c'est pour moi, absolument, une question d'existence. Pourrais-je m'atteler à mon travail sans la moindre interruption et livrer, l'hiver prochain, les *Maîtres Chanteurs* pour le théâtre? Je suis, à chaque instant, interrompu de la façon la plus cruelle, à ce point que je croirais presque devoir abandonner tout travail. C'est pourquoi j'emploie tous mes efforts à ne point quitter la place, et à ne pas tolérer le moindre changement dans ma situation, avant d'avoir complètement terminé ce travail. Alors, si j'y arrive, le séjour ici n'aura plus de raison d'être pour moi et — si la chose est possible et opportune — je suis même prêt à une installation à Dresde. Cependant, tout m'est si terriblement difficile: nulle part, je ne trouve encore assistance, et personne ne s'occupe plus de moi. Dieu sait si j'aurai la possibilité d'arriver à ce que je dois tenir, maintenant, comme indispensable! Une catastrophe avec Minna compromettrait mon existence pour toujours! Oh! puisse-t-elle prospérer extérieurement et me laisser tous autres tracas!

Suivant ton désir, j'ajoute quelques lignes pour le directeur Grosse. Si tu crois avec certitude pouvoir faire quelque chose contre ce Bensberg, j'aurai recours à toi. Tu recevrais, alors, de moi pleins pouvoirs judiciaires. Cependant, je doute que cela présente la moindre utilité: j'ai passé par la même expérience avec Nuremberg. Et puis, tous ces petits directeurs de théâtre, Dieu! comment se garantir contre eux? Si les grands théâtres de Cour remplissaient d'abord leurs devoirs! Quelle situation misérable n'est-ce pas, à ce dernier point de vue!

Et cependant, tes nouvelles allaient m'apporter une véritable joie, n'eût été cette autre nouvelle!

Donc, merci sincèrement pour tout! Mille saluta-

tions à ma bonne Clara, et dis bien des choses aimables à tes enfants. Adieu, très cher!

De tout cœur, ton fidèle beau-frère,

RICHARD WAGNER.

A sa sœur Clara Wolfram.

Chère, bonne Clara,

Je ne puis inviter personne de la famille à *Tristan*: toute cette période est si incroyablement énervante pour moi, qu'il me faut éviter, d'une façon absolue, pour pouvoir me maintenir debout, les allées et venues et les conversations que pareilles visites nécessiteraient. Avant et après les répétitions et les représentations, je dois me tenir dans la plus stricte réclusion: je ne puis recevoir aucune visite, et cependant, je voudrais précisément pouvoir t'accorder d'assister à ces merveilleuses représentations.

Écoute donc! Veux-tu venir à Munich; en ce cas, je te procurerai hospitalité complète dans mon hôtel-pension, très tranquille et tout proche, où résident, pareillement, les Schnorr. Je te verrai, et nous prendrons, quelquefois, nos repas en commun, le tout au hasard des circonstances. Au surplus, M^{me} de Bulow s'occupera de toi de la façon la plus amicale. Les représentations ont lieu les 15, 18 et 22 mai...

Je frémis, en songeant à l'émotion que j'éprouverai, encore une fois, à te revoir, pauvre chère martyre, et j'ai hésité longtemps, précisément en ce moment-ci, avant de vouloir cette rencontre. Tu ne pourrais croire à quel point je dois me ménager, étant donné le caractère inouï de pareille entreprise. Cependant, je me confie à ton cœur. Nous arrangerons les choses de façon à goûter, dans cette rencontre, uniquement son charme et son apaisement.

Puisses-tu voir, d'après cela, combien tu m'es chère, ma bonne Clara. De cœur je te salue et salue les tiens,

Ton frère,

RICHARD.

Munich, 21 Briennerstrasse,
26 avril 1865.

A Alexandre et Franziska Ritter:

Bien chers enfants,

La représentation est à présent fixée.

Dimanche, 10 Juin.

Arrivez, si vous pouvez, afin que je vous voie aussi, encore une fois, avant le départ.

De cœur,

Votre

RICHARD W.

Munich, 4 Mai 1865.

A son beau-frère Henri Wolfram.

Mon cher beau-frère,

Accepte mes meilleurs remerciements pour ton aimable lettre. En la recevant, j'eus un instant d'émotion, comme j'en éprouve chaque fois que je reçois une lettre d'un parent, car ces lettres me font toujours appréhender quelque malheur. Les expériences effroyablement inouïes par lesquelles je passe m'ont à ce point ébranlé, que la prochaine mauvaise nouvelle causera ma perte ou bien me laissera tout à fait insensible. Depuis le décès de Schnorr (1), j'évite la moindre relation avec l'extérieur, pour ne plus devoir parler : durant tout un temps, je me suis réfugié dans la complète solitude des montagnes.

Tu m'as quelque peu rassuré au sujet de la bonne Clara. J'espère aller vous voir chez vous avant notre mort. Les meilleures salutations à la chère sœur dévouée.

En ce qui concerne la représentation de *Lohengrin*, je te prie d'agir selon ton propre jugement. Je t'autorise à donner mon consentement au directeur de votre théâtre et à faire pour moi ce que tu croiras bon et avantageux.

De telle sorte l'affaire serait arrangée de mon côté. Pardonne-moi, cher vieux, si je n'écris pas plus. Je ne pourrais que vous envoyer beaucoup, énormément de nouvelles, ou bien vous communiquer seulement l'indispensable. Il faut m'en tenir à ce dernier parti.

J'espère pouvoir reprendre des forces en me vouant, durant quelque temps, au travail. Cette possibilité, l'affection d'un être incroyablement beau et profond me la procure : ce devrait être un homme aussi merveilleusement doué et vraiment né pour moi, tel que l'est ce jeune Roi de

(1) On sait que Schnorr, le ténor Schnorr de Karlsfeld, l'illustre interprète de *Tannhäuser* et de *Tristan* était mort à la suite de fatigues occasionnées par ces représentations. Wagner, qui ne pouvait se consoler de cette perte — car il avait trouvé en lui l'interprète idéal, celui qu'il égalait à la Schröder-Devrient. — Wagner lui rend ce témoignage qui assure à son nom l'immortalité : c'était à la suite d'une représentation du *Tannhäuser* : « Après cette répétition, nous ne dûmes plus un mot de *Tannhäuser*. Même après la représentation qui eut lieu le soir suivant, c'est à peine s'il nous échappa une parole à ce sujet. Pour ma part je ne lui fis ni compliments ni remerciements. Ce soir-là, grâce à l'interprétation merveilleuse, tout à fait inexprimable, de mon ami, j'avais jeté jusqu'au fond de ma propre création un de ces regards, comme il a été donné bien rarement à un artiste, jamais peut-être, d'enjeter... On est alors envahi par un saisissement sacré, en face duquel on doit observer un religieux silence. »

Bavière ! Ce qu'il est pour moi, nul ne peut le comprendre : mon protecteur et mon inspirateur ! Dans son attachement je trouve le calme et la force pour accomplir ma tâche.

Adieu, et continuez à m'aimer ! Mille sincères salutations de :

Votre,

RICHARD W.

Munich, 10 Septembre 1865.

A sa sœur Louise Brockhaus.

Genève, 3 Janvier 1866.

Accepte mon sincère remerciement, chère sœur, notamment aussi pour ta communication. J'ai eu, récemment, une agréable occasion de songer à ma famille : au milieu de toutes les agitations de mon extraordinaire existence à Munich, je dictais, le soir, ma biographie ; je suis arrivé jusqu'à l'époque de ma vingt et unième année ; naturellement vous y apparaissez tous et ce fut une grande émotion pour moi que d'évoquer ainsi ma jeunesse, laquelle m'était présente à l'esprit avec une remarquable clarté. Jusqu'à cette époque de ma vie, je pourrais employer, pour ma relation, uniquement le ton jovial, même en parlant de tous mes égarements ; à partir de là, ma vie devient plus grave et plus amère, et je craindrais d'avoir à abandonner ma jovialité. Arrive mon mariage ! Personne au monde ne sait ce que j'en ai souffert !

Naturellement, cette dictée n'est pas destinée à la publicité : après mon décès, elle servira de document authentique pour ceux qui seront appelés à donner au monde une relation de ma vie.

Crois-le bien, la mort du bon Fritz m'a vivement ému. Tu sais à quel point il me touchait toujours, combien je l'aimais ! A ce moment, j'étais en proie à de telles agitations, à de telles inquiétudes, que je ne pus trouver une heure pour t'exprimer mes condoléances d'une façon plus digne que par quelques lignes hâtives.

Mon départ de Munich fut, véritablement, pesé par moi jour par jour : le Roi savait que ce serait un bienfait pour moi de ne plus me retenir ; comme ce départ lui est favorable, il devrait bien tirer profit de l'occasion. Il lui faut gagner de l'âge et seulement apprendre quelque peu à connaître les gens son tempérament fougueux ne me laissait aucun repos, il blessait tout le monde autour de lui, sans pouvoir être fixé sur le véritable point de résistance. Que dire ? Le temps portera conseil. S'il ne parvient pas à prendre pied, fermement, par ses propres forces, je ne puis lui procurer artificiellement la stabilité. Pour le moment, je m'en tiens rigoureusement au projet de me vouer, pendant quelques années, au

seul travail, dans la retraite la plus absolue : tous plans de fondations et de représentations seront ajournés, doivent l'être (1). Le Roi m'attend, de nouveau, à Munich, pour Pâques; seulement je préférerais vivre dans la plus complète obscurité, ici ou là : cela m'apparaît comme mon unique voie de salut.

Contente-toi de ce peu de nouvelles. Peu — mais immédiatement — ce qui m'était possible.

Adieu, ma bonne Louise, sois assurée de mes plus profondes condoléances pour la perte cruelle que tu viens de subir; salue tes enfants et continue à aimer :

Ton frère,

RICHARD.

A sa sœur Clara Wolfram.

Ma chère Clara,

C'est mal de ma part d'avoir retardé si longtemps ma réponse à ta lettre : comment cela advint, seul pourrait le comprendre celui qui verrait de près ma vie, si extraordinairement retirée et cependant si continuellement agitée. Je ne te ferai pas non plus de longues excuses et te prie de croire que ce n'est, certes, point par manque de cordiale sympathie que je ne trouvais pas tout de suite le vrai moment pour t'écrire. Tu te ferais aisément une idée exacte à mon sujet, si tu étais souvent présente aux soirées, pendant lesquelles je dicte ma biographie, quand, à ma propre satisfaction, ma vie passée s'évoque vivement et nettement à mon esprit. Actuellement j'en suis arrivé à l'époque de ma nomination à Dresde : souvent ce coup d'œil jeté sur le passé m'émeut profondément.

Une autre raison, pour laquelle je différerais d'écrire, c'était le projet à demi établi d'aller bientôt revoir ma patrie et ma famille. Je fus, pareillement, empêché de le réaliser, à cause du travail de mes *Maitres-Chanteurs*, que je n'ai pu reprendre que cet été. Cependant, je compte pouvoir exécuter mon projet l'été prochain; pour cette époque je veux m'accorder, de nouveau, quelque peu de loisir. J'arriverai alors chez vous et te ferai part de tous mes regrets et de ma sincère sympathie pour tes dures épreuves et les pénibles vicissitudes de ton existence. Que Minna, dans son testament, n'ait pas mieux songé à vous me fait, pour de nombreuses raisons, beaucoup de peine. Tu sais, cependant, que ses sympathies personnelles ne se portaient jamais vers les êtres liés d'amitié avec moi. Dieu sait à qui

elle a attribué tels ou tels souvenirs qui, probablement, eussent été conservés de façon plus judicieuse par d'autres mains. Pour ce qui est du piano à queue, tu n'as, je crois, pas beaucoup perdu, sauf pour ce qu'il représentait comme souvenir; je serai bientôt en mesure de te procurer un bon instrument. Ton annonce de la mort de Minna a été, encore une fois, un coup terrible pour moi : c'était un enfer avec la malheureuse, et ici il n'y avait rien à changer. Il y a dans sa destinée quelque chose de désolant, qui, pour mes yeux, projette une ombre sur toute la vie !

Si vous appréciez clairement les extraordinaires vicissitudes de mes dernières années, il me faut laisser cette question en suspens : de temps à autre, je lis dans les journaux des relations qui paraissent se rapprocher assez sensiblement de la vérité. Je dois m'imposer comme une loi le silence le plus absolu, car la moindre parole rendue publique serait de nature à placer mon pauvre jeune ami dans une situation délicate. Je dois tout attendre du cours des événements, de la graduelle maturité de jugement et de caractère du jeune monarque, de ses résolutions définitives. Il ne s'agit de rien moins que de la ruine du dernier et unique prince allemand, sur qui l'on puisse fonder des espérances. Son ingénuité a été trahie par les intrigues des subordonnés, auxquels il accordait la confiance la plus absolue; lui faire apparaître la vérité ne fut pas une mince tâche pour moi, et c'est uniquement son affection illimitée à mon égard qui me donna, finalement, la force de l'amener aux résolutions décisives, qui l'ont délivré des plus graves dangers. J'ai, maintenant, le meilleur espoir pour son salut et, en ce qui concerne ma personne, je désire seulement qu'il me laisse vivre dans la tranquillité, durant une longue série d'années, ici, où je mène, pour ainsi dire, une existence en dehors du monde et où j'ai retrouvé le calme et les dispositions nécessaires au travail.

Voilà, brièvement, tout ce que je puis te communiquer par lettre : si je voulais entrer dans les détails, je n'en verrais pas la fin. Espérons que nous nous reverrons sous peu. La pensée de cette rencontre appartient aux plus agréables perspectives que je puisse avoir. Entretiens ta santé et raidis-toi aussi contre les dernières épreuves de la vie. Salue les tiens et aime toujours bien :

Ton frère dévoué,

RICHARD.

Lucerne, 15 janvier 1867.

A sa sœur Louise Brockhaus (1).

Cordial merci, chère sœur, pour ton salut. Moi

(1) Incluse dans une autre lettre.

Suscription : Madame Louise Brockhaus, dont j'ai égaré l'adresse.

(1) C'est l'époque où Wagner a entrevu la possibilité, pour ne pas dire la certitude, de réaliser le rêve de toute sa vie, c'est-à-dire l'édification du Théâtre-Modèle, grâce à la générosité du roi de Bavière.

aussi, je sens l'intime nécessité de revoir encore une fois ma patrie et ma famille. L'été prochain, j'arriverai certainement à une visite. A Clara, à laquelle j'étais redevable d'une lettre, j'écrivis, il y a quelques jours, pour lui exprimer le même désir. Je comprends bien tes tracas, durant les jours qui viennent de s'écouler : seulement, tu fais erreur en t'imaginant mon existence paisible, même dans ma retraite d'ici. Mes inquiétudes ne me touchaient personnellement, cette fois, qu'en ce sens qu'il s'agissait de mon affection et de ma sympathie profonde pour le jeune roi de Bavière : à cet égard, il ne s'est point passé un mois, cet été, qui ne m'apportât une terreur mortelle. C'est uniquement sa propre affection pour moi qui m'a, en fin de compte, donné la possibilité d'éveiller en lui la force de se délivrer et de délivrer son pays de la plus affreuse ignominie. Je puis espérer voir les choses prendre maintenant la meilleure tournure pour lui et puis me dire que, au prix de souffrances dont personne ne sait et ne saura rien, je lui ai procuré la certitude d'une noble destinée.

Il me sera difficile de spécifier la seule récompense désirée, car je ne veux rien d'autre que de pouvoir rester ici, où j'ai trouvé le repos et une nouvelle ardeur au travail, tandis que toutes les luttes entreprises pour lui n'ont de sens que si j'arrive de nouveau à me rapprocher de lui complètement. Cependant, j'espère le disposer à réaliser mon désir, car il est en situation de faire tous les sacrifices pour moi. Au milieu de toutes ces vicissitudes extraordinairement énervantes, en fin de compte, mes *Maîtres chanteurs*, dont je n'ai pu reprendre la composition qu'ici, approchent maintenant de la fin et j'espère que la plus populaire de mes œuvres, je pourrai la faire représenter, encore cette année, là où je veux, à Nuremberg.

Voilà le plus important de ce que je puis te communiquer en toute hâte : contente-toi de ce peu. Encore une fois, merci pour l'agréable surprise que me causa ta lettre; sois certaine que je saurai répondre de tout cœur à ton dévouement de sœur. Salue les tiens et espère avec moi que nous nous reverrons bientôt.

De cœur, ton frère dévoué,

RICHARD.

Lucerne, 17 janvier 1867.

Je te prie de me donner l'adresse égarée.

A sa sœur Clara Wolfram.

Ma chère Clara,

Votre fidèle vieil ami Mejo m'a informé que l'on va fêter sous peu le quarantième anniversaire de ton

mariage. C'était gentil de sa part. Je tire du fait la conviction renforcée, que je dois représenter beaucoup à tes yeux, pour que vos amis puissent croire qu'un mot de moi vous causerait, ce jour-là, un plaisir particulier. En ce qui concerne mon affection pour toi, j'invoque ton propre témoignage. Si ma vie, à présent, devient de plus en plus solitaire, c'est, d'une part, la faute de ma sensibilité, de plus en plus exacerbée vis-à-vis du monde, où je ne trouve que malentendus et absurdités, puis, d'autre part, c'est que je ressens cette solitude d'autant plus que je suis sans famille. Je n'ai le sens de la famille que par mes relations anciennes avec mes frères et sœurs; mais, comme la vie devait les relâcher! J'aurais voulu leur donner une nouvelle fraîcheur; sans vouloir, précisément, convoquer un conseil de famille, je nourris toujours le projet d'aller vous voir tous, à tour de rôle. J'étais tout près de le réaliser sous peu, quand la communication de Mejo me confirma déjà dans ma pensée d'aller bientôt aux nouvelles à Chemnitz.

Quantité d'affaires sérieuses, que je dois terminer maintenant, dans le calme et avec sang-froid, m'empêchèrent, cependant, de réaliser mon projet : je me représentais, en effet, que nécessairement ce voyage m'apporterait beaucoup d'agitations. C'est l'obligation de converser fréquemment avec un grand nombre de personnes qui, toujours, m'énervent, me donne la fièvre, me fatigue : cela vient de ce que je n'ai jamais pu me fixer, jusqu'ici, dans une grande ville, avec des relations sociales étendues et que, partout où j'arrive, je suis assailli et interviewé par les badauds, comme un étranger, ce qui occasionne en moi des éclats de passion, de la colère, de l'excitation, notamment parce que personne ne se donne la peine d'apprendre à connaître exactement ce qui me concerne, moi et mes œuvres, et que chacun tâtonne autour de moi, comme autour d'un objet de curiosité. Une situation, telle que la mienne, peut parfaitement bien s'envisager à distance : comment pourrais-je créer des œuvres caractéristiques, si je ressemblais aux autres, tenant à la réclame, soucieux du bruit et des potins, tels que ceux avec lesquels on me confondrait, comme par exemple le fait aussi M. W. Oui, ce serait joli de faire cette expérience, d'écrire une telle œuvre (au milieu de quels soucis!), puis s'échiner avec des tas de pleutres, pour — contrairement à toutes les habitudes — arriver à la représenter de façon noble et compréhensible, et maintenant, ne prendre uniquement en considération que la joie de voir les gens arriver et me louer! Non, chère Clara, cela, personne ne peut l'exiger de moi. Où tendent mes désirs, en pareilles conjonctures, je te l'ai précisément indiqué moi-même : j'ai fait venir ma vieille

sœur, à toute force, pour lui procurer une joie et redonner de la vigueur à mon âme, au contact de son enthousiasme sincère et dévoué pour mon œuvre. Et cela eut lieu par l'effet de quelques mots, d'un regard, d'une poignée de mains ! Donc laissons l'excellent W. S'il m'aime, c'est d'autant mieux pour lui.

Vois, de la même façon que tu es venue pour mes *Maîtres-Chanteurs*, je serais pareillement venu pour la cérémonie : crois-moi quand je te dis que ce m'était impossible. Au lieu et place de ma personne, je t'envoie donc les *Maîtres-Chanteurs* mêmes, qui — mon ordre n'ayant pas été exécuté plus tôt — se comporteront parfaitement bien maintenant comme garçons d'honneur. Notamment, Hans Sachs est fait pour remplir aujourd'hui mon office ; les apprentis pourraient, par le ciel, figurer aussi dans la fête ; peut-être la bagarre dans les rues de Nuremberg pourrait-elle intervenir, comme intermède, évoquant très bien le souvenir de cette ville. Quand tu entendras le veilleur de nuit, songe à moi !

Chère Clara, ces *Maîtres-Chanteurs* arrivent avec quelque à-propos pour ton quarantième anniversaire de mariage. Puissent-ils t'enseigner une calme et souriante résignation ! C'est dans cet esprit que l'œuvre a été conçue, et qu'y a-t-il de plus apaisant, lorsqu'on jette un coup d'œil rétrospectif sur une vie de peines et de soucis, que de constater la réalisation d'un si petit nombre de nos souhaits ! Que nous ayons tout supporté, pour laisser, en fin de compte, aller tout espoir, démontre cependant que, au total, il n'y a qu'une vérité à laquelle on puisse atteindre : le calme de l'esprit dans le renoncement. Et vraiment, on peut en retirer encore une jouissance, et la seule qu'il soit impossible de ternir, la joie sereine et désintéressée devant le Beau et le Bien. Voilà ce que j'ai pu t'offrir, lorsque je t'ai fait venir à Munich, car, pour une telle jouissance, j'avais quelque chose à te présenter. Maintenant, je t'envoie l'œuvre, afin que tu puisses la revivre : feuillette-la souvent, et si tu arrives à subsister jusqu'à la célébration de tes noces d'or, ouvre-la alors, peut-être retentira-t-elle, à nouveau, d'elle-même !

Salue le brave vieil Henri et tous tes enfants !

Un vivat pour le marié et la mariée !!!

Ton frère dévoué,

RICHARD.

Lucerne, 20 octobre 1868.

BERTHELOT PHILOSOPHE ET ÉDUCATEUR (1)

Il est des savants et de très grands, dont toute la vie s'est écoulée dans le travail du cabinet ou les recherches du laboratoire. Confinés à l'ordre d'études où une sorte de vocation les attirait, ils n'ont eu d'autre ambition que d'enrichir de leurs découvertes le domaine déterminé qu'ils se sont choisi, s'interdisant les incursions sur toutes terres étrangères à l'objet unique de leur poursuite. Il en est d'autres qui, doués d'une puissante curiosité, armés par la nature des aptitudes les plus riches et les plus diverses, ont su allier à une maîtrise supérieure dans quelque science précise, non seulement la compréhension de branches variées du savoir, mais une compétence admirable dans tous les divers ordres de l'activité intellectuelle ; qui, plus encore, ont uni en eux, ce qu'Aristote avait distingué : la vie théorique lumineuse et la vie pratique intense. Les génies de ce second genre atteignent à l'universalité de la nature elle-même. Rien de ce qui mérite d'intéresser l'esprit ne leur est étranger. Tel fut, au xvii^e siècle, un Leibnitz. Tel a été, de nos jours, Marcelin Berthelot.

Remarquablement guidé par un père au large esprit, un médecin du quartier Saint-Jacques-la-Boucherie, il parcourut, avec le plus brillant succès, le cycle des classes d'humanités au lycée Henri IV. Latiniste, grécisant, historien, philosophe, il excella dans toutes les parties de la culture, alors principalement orientée dans le sens des lettres classiques. Et, toute sa vie d'homme, il demeura un fervent adepte des humanités. Un instant même, à l'époque où se nouèrent les liens de l'amitié qui l'unit à Renan — amitié décrite en des termes si touchants par l'auteur des *Souvenirs de jeunesse* — il balança s'il ne se dirigerait pas vers la philologie la plus haute et il fut séduit par l'exégèse hébraïque. Mais la science expérimentale, et de cette science la spécialité qui soulève les problèmes les plus profonds et les plus complexes de la réalité fondamentale, la chimie, allait le conquérir pour la vie entière, lui réservant un long avenir de découvertes et de gloire. Du moins, quelque renommée qu'il y ait, presque dès ses premiers travaux, obtenue, elle ne le rendit pas infidèle aux études qui avaient séduit sa jeunesse. Et on le vit, sur le tard, une fois achevé l'essentiel de son grand œuvre, s'appliquer au déchiffrement des vieux manuscrits alchimistes et re-

(1) Cet article paraîtra dans la seconde édition du *Dictionnaire de Pédagogie*, publié par la librairie Hachette.